

# Traduit du thaï

*Dès les premières pages, le lecteur se sent emporté par l'écriture de ce livre. Une histoire vieille comme la pluie est le troisième roman traduit en français d'un auteur thaï de quarante-sept ans. Grâce soient rendues à son traducteur, Marcel Barang, qui nous transmet ainsi le souffle d'une telle écriture.*

AGNÈS VAQUIN

**SANEH SANGSUK**

**UNE HISTOIRE VIEILLE COMME LA PLUIE**

trad. du thaï par Marcel Barang

Seuil éd., 226 p., 18 €

Pour plus de deux cents pages, dix alinéas. Sans reprendre haleine, les phrases s'entraînent et se pourchassent, certaines brèves, d'autres interminables, toutes incantatoires. Peu de mots de liaison, on passe du coq à l'âne sans âne ni coq : il n'y en a pas dans la jungle. Parfois le récit s'enroule autour d'un refrain, thème et variations, et tout cela pour nous raconter d'innombrables histoires : « *Ces histoires vieilles comme la pluie, le révérend père Tiane les racontait juste pour tuer le temps, juste pour tromper l'ennui. Lui-même ne comprenait pas pourquoi il ne cessait pas de raconter des histoires, ni pour qui - pour lui ? ou pour les enfants qui l'écoutaient ? Toutes ces histoires, il ne prétendait jamais qu'elles étaient vraies, mais il ne prétendait jamais non plus qu'elles étaient fausses...* »

Saneh Sangsuk est donc un conteur et de la plus belle eau. Il emprunte le masque et la voix d'un vieux bonze indigne et adoré des enfants de son village désormais, lui, « *en voie de désertification* ». Ce lieu est à soi seul un microcosme : « *Le monde se résumait au village de Prek Nâm Deng qui ne comptait qu'une vingtaine de maisons, aux vastes rizières d'un vert cru que l'eau était en train de noyer, et au ciel indifférent à tout ce qui se passait et à l'état du monde sous lui.* » Le bonze Tiane serait né en 1867 et mort un bon siècle plus tard, en 1980. Au cours de ce siècle, en 1941, le Siam a perdu son nom, « *l'étau* » de jungle qui enserrait le village a disparu, les derniers chasseurs se sont effacés devant les défricheurs planteurs de riz. L'histoire a marché à pas de géant, imposant aux autochtones des changements vertigineux. Et maintenant, les gens de Prek Nâm Deng « *sont confrontés au dernier acte de la tragédie* ». La suite, Saneh Sangsuk ne la connaît que trop : « *Ces capitalistes avaient chacun leur projet pour faire des terres de Prek Nâm Deng des stations balnéaires chic le long du rivage boueux ou des fermes de pisciculture avec de mignonnes petites "huts" polychromes aux formes controuvées pareilles à des maisons de poupée ou des fermes d'élevage de crevettes géantes tigrées ou des terrains de golf ou même le*

*site de condominiums colossaux, transformant radicalement l'horizon familial...* »

Contrepoint à ce modernisme calamiteux, le romancier commence par consacrer le quart de son livre à créer une ambiance, à nous dépayser. Autres temps, autres espaces que les nôtres, autres modes de vie. D'histoire en histoire, le bonze entreprend ensuite pour les enfants le récit de sa vie. Il reste le seul témoin et le vivant symbole d'une civilisation disparue. Et l'institutrice, « *une bonne âme* », de mandater sa meilleure élève pour prendre des notes.

Enfant, face à ses parents, Tiane s'est trouvé en pleine coexistence conflictuelle



SANEH SANGSUK

de la tradition et du progrès : « *J'ai donc grandi à la croisée de deux voies dans mon cœur : je voulais être riziculteur et défricher la jungle avec la Mère Douang Boulane pour sûr ; et je voulais être chasseur aguerri en forêt comme le vieux Djanpâ pour sûr, parce que le Vieux Djanpâ me traînait en forêt pour y chasser dès l'âge de six ou sept ans.* » Le garçon devient donc l'un et l'autre et reproduit par son mariage une identique répartition des rôles, encore que le mari soit cette fois décidé à suivre la

voie tracée par son épouse : « *Elle dirigeait et j'obéissais.* » Le jeune couple est plein de confiance en son avenir, achète quatre bœufs et se met au travail avec exaltation.

Or on ne s'attaque pas impunément à la jungle. A l'époque, « *La jungle était encore luxuriante, c'était encore le domaine des tigres. La mystique de la jungle était encore stricte. Le pouvoir de la jungle et des esprits de la jungle était encore sacré.* » Avec sa faune et sa flore, avec ses maléfices, elle enveloppe l'histoire de Tiane qui l'a connue comme personne. Saneh Sangsuk ne nomme pas particulièrement ce sentiment de la jungle qui circule d'un bout à l'autre de son livre, mais, tels les enfants du village suspendus aux lèvres du conteur, le lecteur le ressent avec violence.

Tiane est un François d'Assise, il parle aux animaux. Bouddhiste, il leur attribue une âme semblable à la sienne, un bon exemple de cette fraternité étant celui des quatre bœufs : l'Eau, la Terre, le Vent et le Feu. D'abord joueurs, facétieux, pleins d'humour, puis, la catastrophe arrivée, pleins de ressentiment et se laissant mourir de chagrin. Et c'est à l'animal sublime et terrifiant qui l'incarne que la jungle confie sa vengeance. A dix ans, Tiane voit un tigre dévorer sa mère, la rizicultrice. Fou de rage, le père entraîne le gamin terrorisé dans une traque sans merci. Quelque dix ans plus tard, quand un autre tigre enlève l'un des bœufs du ménage, la traque reprend. Entre le Vieux Djanpâ et ce tigre boiteux, se livre un combat grandiose, semblable à celui du Capitaine Achab contre sa baleine blanche. Le père y perd la vie, mais le fils connaît son devoir. Tiane sait qu'il y a des tigres « *saming* », en fait des hommes devenus tigres. Après sa mort, une telle réincarnation le tenterait même, mais, en l'occurrence, cet animal est l'ennemi absolu : « *Alors, comme ça, t'es un tigre saming ? Eh bien, change-toi donc en homme un peu pour voir. Tu fin, c'est à ta propre connerie que tu la dois.* » Et je lui ai craché à la gueule et (...) je l'ai fait basculer dans la fosse. Je l'ai enterré en compagnie du Vieux Djanpâ, voilà tout. » Mais attention, le père debout et le mufler de la bête sous les pieds ! A cet instant, Tiane ignore encore que le dernier mot restera au tigre, ou plutôt à son fantôme. Après quoi, brisé, le survivant de cette tragédie n'a plus qu'à devenir un saint. Pauvre de tout, il entreprend un pèlerinage en Inde qui va durer quinze ans, au terme duquel : « *Il s'était contenté de garder pour lui sa tristesse en constatant qu'en terre natale du bouddhisme il y avait vraiment très peu de bouddhistes.* »

Uns histoire vieille comme la pluie, c'est donc un récit foisonnant, susceptible d'enflammer une imagination affamée d'exotisme, c'est aussi une moisson d'informations sur les vies minuscules de ces villageois disparus, et c'est enfin un texte initiatique. Le vieux bonze n'est pas uniquement le mendiant haut en couleur suivi de son taureau apprivoisé, c'est aussi un sage qui nous dit : « *Le pèlerinage n'était que le prototype de la traversée de la jungle de mon être, mais en ces jours et ces nuits de traque du satané tigre, je l'ignorais.* » |